

RÈGNE DE LA JUSTICE

Administration et Rédaction
27, Rte de Vallière
1236 CARTIGNY / Genève
Téléphone 022 756 12 08

Journal mensuel, philanthropique et humanitaire
pour le relèvement moral et social

Fondateur: F.L.A. FREYTAG

ABONNEMENTS
Suisse, 1 an Fr. 4.--
Etranger Fr. 8.--
IBAN: CH83 0900 0000 1200 0656 7

La discrétion du vrai amour

AINSI que nous l'avons appris par les nombreuses instructions que *Le Moniteur* nous donne à ce sujet, notre mentalité a été formée par l'esprit égoïste, qui nous a rendus incapables de comprendre ce que représente le bien, l'altruisme en un mot. Les dérivés de l'égoïsme sont l'orgueil et tous les sentiments illégaux, qui sont excessivement mauvais pour notre santé spirituelle et physique. C'est pourquoi les hommes, à certains moments, passent par des crises plus ou moins aiguës, occasionnées par les sentiments qu'ils éprouvent, et par rien d'autre.

Quand on pense que la ligne de conduite des humains a fait de la terre un pénitencier, au lieu du merveilleux jardin d'Eden qu'elle était, on se rend compte du travail malheureux qui a été accompli, cela simplement parce que la loi de l'équilibre fut complètement ignorée.

C'est ainsi qu'en hiver il fait froid, et que dans certains pays il y a même beaucoup de neige. Si les humains avaient suivi les voies de l'Eternel, il n'y aurait jamais de neige, il ne ferait jamais froid, la température serait toujours agréable partout. En outre il y a souvent au sein des humains des disputes, des jalousies, des querelles. Les hommes ont des difficultés pécuniaires. Ils ont à faire avec leur organisme et passent par toutes sortes de crises physiques appelées maladies. Tous ces maux, ils les subissent simplement parce qu'ils ne suivent pas la voix du bon Berger. C'est vraiment triste de constater que, malgré toutes les possibilités de bien-être existant sur la terre, il y ait de la disette, des douleurs et des déceptions continuelles. Ces difficultés et ce désordre proviennent de ce qu'on n'est pas d'accord avec la loi universelle qui se retrouve partout, et qui veut que chacun existe pour le bien de l'autre.

Dans l'univers tout est merveilleusement agencé. La loi de la nature est d'une harmonie parfaite. C'est seulement la mentalité de l'homme qui est contraire à la sagesse et à tout ce qui peut être appelé juste, bon. C'est pourquoi il y a tant de difficultés. Tous les sages de ce monde qui étudient dans les livres, qui emmagasinent une foule de connaissances, qui peuvent sonder beaucoup de choses, actuellement surtout, n'ont malgré tout jamais pu repérer la loi de la nature, qui est si aimable, si belle, si glorieuse. C'est pourquoi malgré toute leur érudition, ils doivent souffrir, être déçus et mourir.

Quand on est bien conscient que l'homme a été

créé pour vivre éternellement sur la terre, dans la joie et dans le bonheur, c'est une profonde douleur de constater la situation terrible que les humains se sont eux-mêmes créée en violant la loi de l'altruisme. C'est pourquoi nous saluons avec enthousiasme le jour de délivrance qui vient maintenant, où les humains seront libérés de la puissance des ténèbres et amenés à la connaissance des voies divines.

Comme nous l'avons dit plus haut, les hommes sont affublés d'une épaisse couche d'égoïsme. Pour la faire disparaître, le savon ordinaire ne suffit pas. Il faut, selon le prophète Malachie, la potasse des foulons et le feu du fondeur. Le feu du fondeur réalise ce que les autres moyens n'auraient pas pu faire, et la potasse des foulons complète le travail de purification. J'ai eu l'occasion d'employer de la potasse, et j'ai pu me rendre compte de sa puissance caustique. L'image employée par le prophète Malachie nous montre donc quel nettoyage à fond doit être entrepris pour nous débarrasser complètement de l'égoïsme. Ce nettoyage se manifeste automatiquement par les circonstances qui se présentent. En effet, Dieu lui-même ne punit personne, ce n'est pas sa manière de faire. Le délinquant se punit automatiquement, parce qu'il pratique des choses excessivement nuisibles pour son organisme, qui ne peut les supporter.

L'homme est fait pour être aimé, et pour aimer lui-même. Il n'est pas fait pour ressentir dans son cœur de la haine, ni pour en subir de la part de son prochain. Son corps n'est pas destiné à respirer toutes sortes de gaz, mais seulement pour respirer l'air pur oxygéné par les émanations des arbres et de la végétation. Il est fait pour cette ambiance, et non pas pour une ambiance d'où se dégagent des odeurs malsaines. Nous comprenons donc combien il est utile de nous mettre en accord avec notre corps et avec les lois qui le régissent. Il est indispensable pour cela d'avoir de la bonne volonté pour apprendre, afin de nous mettre en harmonie avec cette admirable loi divine, qui est aussi la loi de la nature, où tout est merveilleusement beau.

Dans la nature il n'y a rien de laid. Ce sont les hommes qui enlaidissent et détériorent les choses que l'Eternel a faites. Lorsque les fleurs s'épanouissent, elles dégagent leur parfum, qui influence agréablement l'organe olfactif de l'homme et remplit sa poitrine de gaz bienfaisants et vivifiants. C'est une démonstration de la bienveillance et de la bonté divines. Après les

fleurs viennent les fruits, qui présentent à l'homme leurs couleurs variées, leur arôme délicieux et leur saveur exquise. Il y a donc tout pour satisfaire les yeux, réjouir le cœur, contenter le palais et complaire à chacun de toutes manières.

C'est ce que nous devrions aussi réaliser, comme le dit un texte de l'Ecriture: «Que chacun complaise à son prochain pour ce qui est bien en vue de son édification.» Quand on se trouve au contact de personnes pleines de bienveillance, d'aimables attentions pour ceux qui les entourent, on se sent à l'aise et heureux. On peut goûter des heures délicieuses dans la société de personnes bien éduquées, dont le cœur est développé dans la bonté divine. Combien, au contraire, c'est désagréable quand on se trouve avec des personnes d'humeur chagrine, au cœur mesquin, imprégné de cet esprit borné qui veut toujours corriger le prochain, lui montrer ce qu'il ne sait pas, ou ne fait pas assez bien. Cela dénote un caractère malheureux, qui n'est pas équilibré par la grâce divine, et qui par conséquent ne peut apporter ni joie ni bénédiction.

Notre cher Sauveur a dit: «Apprenez de moi, car je suis doux et humble de cœur.» C'est cela, en effet, qu'il s'agit d'apprendre à son école merveilleuse. Quand on est devenu humble et doux de cœur, on peut aller partout, on apporte toujours avec soi une ambiance délicieuse qui fait du bien, qui délasse, encourage, console et rend heureux. A l'école de notre cher Sauveur nous apprenons à devenir aimables, tendres, bien disposés, pleins d'affection envers notre prochain, pour toujours le couvrir de notre bonté, pour apporter au bon moment l'huile d'amitié, avec le tact et l'ineffable bienveillance des sentiments divins. Le vrai amour ne s'impose jamais, mais sait faire comprendre discrètement que le cœur est aimablement incliné à donner l'aide et le secours, s'ils sont désirés, cela avec générosité, grandeur d'âme, noblesse exquise.

L'égoïsme racornit le cœur, le rend dur, autoritaire, donne l'attitude d'un maître qui commande, au lieu d'être un serviteur affectueux de son prochain, comme le disait Vinet: «Je veux l'homme maître de lui-même afin qu'il soit mieux le serviteur de tous.» Un cœur aimable, affectueux, qui aime servir et faire du bien, c'est un cœur qui se dirige du côté de la vie. Un cœur généreux peut être alimenté par le fluide vital, tandis qu'un cœur dur, égoïste, qui cherche son intérêt, ne peut pas être sensibilisé par l'esprit de Dieu, et de ce fait les choses essentielles qui le conduiraient vers la viabilité lui échappent, à moins qu'il ait l'ardent désir de se réformer.

Le Christ, le Fils de Dieu nous dit: «Cherchez pre-

Le bienveillant appel du Seigneur

BRUSQUEMENT, le soleil avait surgi d'un sommet, embrasant tout le paysage de ses rayons dorés. Lentement, la nature s'éveillait dans cette aube paisible, où les gouttes de rosée étincelaient sur les moindres brins d'herbe. Pas un bruit, sauf le pas régulier d'une femme qui grimpait un sentier. Une lourde hotte sur le dos, un panier au bras, elle marchait courbée. Ayant atteint le chalet le plus haut perché, elle déposa son fardeau à la porte sans bruit, et redescendit légère pour éveiller sa petite famille.

Angélique s'était trouvée veuve très jeune avec huit enfants. Il avait fallu que chacun se dévoue pour nouer les deux bouts et pour que les plus petits aient tout le nécessaire. Mais la jeune femme était une âme d'élite. Très pieuse, elle n'aurait jamais manqué une messe; toutefois, elle était assurée que le plus important était de faire du bien, d'aider

de tout son cœur, et elle ne ménageait pas ses efforts pour secourir son prochain. Ainsi, chaque soir, on pouvait voir au coin de sa petite maison une hotte pleine de bois, et quand ses enfants se réveillaient, la hotte était vide... C'est qu'elle se hâtait au petit jour d'aller secourir une veuve comme elle, mais qui était malade. Elle lui portait journalièrement du bois, du pain et du lait pour ses enfants. Et elle faisait tout cela dans le plus grand secret.

Elevés dans cette ambiance, les enfants d'Angélique avaient un grand respect et beaucoup d'affection pour leur mère. La mort du père, brusquement enlevé aux siens par une grave maladie, les avait unis davantage encore. Chacun s'efforçait d'apporter sa part d'aide à la maison. Les plus grands allaient faire les foins de chalet en chalet, les petits gardaient les chèvres. Les sous récoltés ainsi, et ajoutés les uns aux autres, aidaient à nourrir et habiller la grande famille. C'était une

joie sans cesse nouvelle le samedi, lorsque chacun se retrouvait réuni et faisait part de ses expériences. Quand les plus grands se plaignaient de l'ingratitude du monde, la mère leur disait dans son patois savoureux: «Vous ne savez pas faire le bien, vous attendez toujours qu'on vous dise merci!»

Dans ce pays très catholique, le curé était le maître incontesté des lieux. Tout passait par lui et personne n'aurait osé manquer une messe. Tous ceux qui avaient des filles rêvaient d'en faire des religieuses...

Claudine, une des aînées de la famille, venait de quitter l'école. Elle fut placée tout un été chez un boulanger. Son travail était très dur: dès quatre heures du matin, il fallait partir livrer les petits pains dans les hôtels de la contrée. Puis tout le jour, elle servait au magasin. Et le soir venu, alors que ses yeux se fermaient tout seuls tant elle avait sommeil, elle devait encore récurer le magasin et l'office. Tout cela était pénible bien sûr, mais

ce qui lui pesait le plus, c'était l'ennui de sa mère. Que n'aurait-elle pas fait pour retrouver la douce ambiance familiale, ces revoirs avec tous ses frères et sœurs! Tandis que là, c'était le travail à outrance; puis encore le patron buvait; les scènes de ménage étaient fréquentes. Il arrivait même souvent qu'elle devait partir avec sa patronne pour fuir les colères du mari.

Après quelques mois de labeur incessant, dans cette atmosphère étouffante où Claudine dépérissait, sa mère la rappela à la maison. Ses jeunes épaules étaient encore marquées des courroies de la lourde hotte qu'elle portait chaque matin remplie de pain et de friandises pour les estivants; elle avait maigri, et ses yeux disaient tout son chagrin. Aussi le revoir avec sa mère fut-il une heure inoubliable.

Cependant il fallait songer à l'avenir. Des voisines très bigotes avaient influencé Angélique pour qu'elle place Claudine dans un couvent. «Ce sera un honneur pour toi, lui

mièrement le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus.» Chercher le Royaume de Dieu et sa justice, c'est en toute première ligne apprendre à aimer son prochain, son entourage, devenir aimable, désintéressé, chercher toujours à aider, à apporter la joie, la bénédiction, l'affection véritable, l'amitié sincère et fidèle qui ne change pas. C'est le résultat automatique.

Lorsque nous nous approchons du Seigneur, il nous reçoit avec bienveillance. Il ne nous demande pas ce que nous ne pouvons pas faire. Il nous demande simplement d'apprendre de lui, d'être dociles, car il ne peut rien faire avec les indociles qui ne veulent pas obéir, qui ont continuellement besoin de corrections et de réprimandes. Ce n'est pas lui qui se charge de ce travail; c'est l'adversaire, le dieu de ce monde, qui a continuellement son bâton à la main, comme le dit Esaïe en parlant du bâton des méchants et de la verge des dominateurs. Ce n'est jamais Dieu qui punit, c'est l'adversaire qui frappe sans relâche le dos des pauvres humains. Ceux-ci se sont séparés de l'Éternel et de sa communion. Ils se sont ainsi eux-mêmes placés entre les mains de Satan, ce maître dur et méchant qui les conduit au malheur et à la mort.

Il est donc de toute urgence maintenant de sortir de sa tutelle diabolique en nous mettant sous le joug du Seigneur, qui nous dit: «Mon joug est aisé et mon fardeau léger.» C'est bien le cas, en effet. On n'y trouve que bonheur, détente du cœur, joie et bénédiction. Nous sommes comme du papier buvard, nous absorbons tout, les mauvaises odeurs comme les bonnes. Si donc nous nous tenons dans la compagnie de notre cher Sauveur, nous absorberons et sentirons la bonne odeur de Christ et la bénédiction de l'Éternel.

Notre cher Sauveur réalise une œuvre admirable avec ceux qui se tiennent près de lui et sont dociles à son école. Par la puissance de son enseignement vécu, les plus grossiers et les plus malhonnêtes personnages sont transformés en des enfants de Dieu au cœur délicat, sensible, affectueux, tendre, aimable. Ils acquièrent du respect, de la dignité, de la révérence, des sentiments merveilleusement nobles et élevés.

Nous désirons certainement tous acquérir cette magnifique mentalité, qui fait de nous de sublimes personnalités du Royaume de Dieu, des êtres d'une haute valeur, qui font du bien partout où ils passent et laissent toujours une trace heureuse et bénie. Il faut pour cela que nous nous mettions de tout notre cœur à apprendre de notre cher Sauveur sa douceur et son humilité. De quelle manière? En étant tout à fait dociles et obéissants à son école admirable, qui, de malfaiteurs que nous étions, fait de nous des bienfaiteurs.

C'est ainsi que notre égoïsme disparaît et que l'altruisme pénètre en nous. Nous devenons de ce fait les gens les plus heureux du monde. Nous sommes capables de bonifier, de réparer, de couvrir, d'améliorer autour de nous, de faire du bien et d'apporter des impressions ineffables et bénies à tous ceux que nous côtoyons. C'est ce que doit pouvoir dégager de son cœur tout véritable enfant de Dieu qui s'efforce d'apprendre de notre cher Sauveur, et qui peut ainsi avoir un contact étroit et suivi avec l'esprit de Dieu. C'est ainsi que l'on devient une personnalité de haute valeur, un vrai fils dans la Maison de Dieu, qui possède en lui les capacités de la vie éternelle.

La science face à la foi

L'univers a-t-il été créé? Est-il le résultat du big-bang? Questions embarrassantes auxquelles la communauté scientifique n'a jamais pu apporter de réponse satisfaisante, et pour cause.

Dans une conférence passionnante qu'il donnait en 1873, le physicien et mathématicien écossais, James Clerck Maxwell dit deux choses: 1°) «La science n'est pas compétente pour raisonner sur la création de la matière elle-même à partir du néant»; 2°) «La parfaite conformité de chaque molécule avec toutes les autres de son espèce exclut l'idée de son auto-existence» (si les molécules existaient chacune par elles-mêmes, il n'y aurait aucune raison pour qu'elles présentent de telles régularités).

Ces deux affirmations nous semblent très intéressantes. C'est déjà reconnaître honnêtement les limites de la science et ne pas vouloir tout expliquer, tout démontrer, alors que nous sommes tout simplement dépassés dans certains domaines, comme celui de l'origine de l'univers. Ce n'est pas une honte que de dire: «Je ne sais pas». Au contraire, celui qui ignore quelque chose et qui le reconnaît, est encore susceptible d'apprendre. Tandis que celui qui prétend tout savoir fait assurément fausse route. Comme l'apôtre Paul le disait si justement: «Si quelqu'un croit savoir quelque chose, il n'a pas encore connu comme il faut connaître.» 1 Cor. 8: 2.

Revenons à la première affirmation de Maxwell. Il évoque la création de la matière à partir du néant. Nous trouvons déjà dans cette proposition un terme exact: celui de «création». En effet, la matière a été créée. Elle n'est pas le résultat d'un hasard, d'une explosion ou de quelque autre phénomène. Par contre, la création n'a pas eu lieu «à partir du néant». La Parole divine nous dit clairement: «C'est par la foi que nous reconnaissons que le monde a été formé par la Parole de Dieu, en sorte que ce qu'on voit n'a pas été fait de choses visibles.» Hébr. 11: 3. Si l'univers «n'a pas été fait de choses visibles», il n'a pas été non plus créé à partir du néant, mais par la Parole de Dieu. C'est ce que nous démontre la Genèse: «Dieu dit: Que la lumière soit! Et la lumière fut.» Gen. 1: 3. C'est donc par la Parole de Dieu, par la puissance de son esprit que tout a été appelé à l'existence: les cieux et tous les corps célestes qui le meublent, ainsi que toutes les créatures, célestes et terrestres.

Et comme le déclare le passage de l'épître aux Hébreux qui nous occupe, c'est par la foi que nous reconnaissons cela. Ce qui signifie que nous pourrions faire toutes les expériences possibles, sonder l'immensité de l'univers avec les plus puissants télescopes, décortiquer la matière jusqu'à atteindre les plus petits composants de l'atome à l'aide des plus puissants accélérateurs de particules, nous ne pourrions jamais reconnaître que l'Éternel est le Créateur de tout ce qui existe. Car pour s'approcher de Dieu, pour ressentir qu'Il existe, il faut la foi, ainsi que le démontre l'épître aux Hébreux: «Sans la foi, il est impossible de Lui être agréable, car il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu existe.» Hébr. 11: 6.

A partir de ce constat, tout peut s'expliquer facilement. L'Éternel qui est tout-puissant peut tout réaliser, rien ne Lui est impossible; comme le disait David: «Notre Dieu est au ciel, Il fait tout ce qu'Il veut.» Ps. 115: 3. Parce que sa volonté n'est pas une volonté égoïste, fantaisiste, un caprice. La volonté de Dieu c'est sa loi: la Loi universelle. Il y a cependant un autre facteur qui a présidé à la création, c'est l'amour. Si Dieu est tout-puissant, Il est aussi tout amour, et si sa sagesse et sa puissance ont été mises à contribution dans la création de l'univers, le mobile principal qui l'a guidé est l'amour. C'est par amour que l'Éternel, par le moyen du Logos, son Fils, l'agent créateur, a meublé l'univers de corps célestes en si grand nombre que l'esprit humain n'est pas capable de les enregistrer. De plus, Il a soumis toutes ses créatures et toutes ses créations à la Loi universelle qui veut que chaque être et chaque chose existe pour le bien de l'autre et que tous aient communion entre eux. Tout dans l'univers

obéit à cette loi à laquelle l'Éternel Lui-même se conforme.

Passons maintenant à la deuxième déclaration de Maxwell. Si on ne peut pas démontrer une chose par une affirmation, il faut le faire par une négation. C'est ainsi que Maxwell déclare: «La parfaite conformité de chaque molécule avec toutes les autres de son espèce exclut l'idée de son auto-existence.» Remarque tout à fait juste. Quand un obus explose, aucun éclat n'est semblable à l'autre. Il en va de même dans l'infiniment grand que dans l'infiniment petit. Ce qui nous permet de transformer la négation ci-dessus en affirmation: La parfaite conformité de chaque molécule avec toutes les autres de son espèce nous permet de conclure qu'elles ont été créées.

Nous ne pouvons bien sûr pas imposer à qui que ce soit une opinion quelconque, cependant nous savons que tôt ou tard, tous les êtres humains retourneront à l'Éternel qui est non seulement leur Créateur mais qui leur a aussi donné un Sauveur en la personne de son Fils bien-aimé. Si l'œuvre de la Création est admirable, elle pâlit cependant devant l'œuvre de la Rédemption qui a mis à contribution l'amour de Dieu dans toute son étendue.

Dans le Royaume de Dieu qui approche et qui va bientôt s'introduire sur la terre, tous les êtres humains, apprendront à connaître l'Éternel. Ils le loueront Lui et son Fils bien-aimé, l'auteur de leur salut.

Touchant exemple

Dans le journal *l'Avenir du Luxembourg*, nous trouvons les quelques lignes suivantes:

L'amour maternel parmi les hérissons

Les hommes d'équipe d'une ligne de chemin de fer étaient occupés à arracher et à brûler les buissons qui avaient envahi les talus. Une bonne partie de la voie était déjà débarrassée de cette végétation, grâce à la sécheresse des broussailles qui flambaient gaiement, quand le contremaître sentit une singulière odeur de brûlé. Il fouilla avec son bâton dans les buissons en flammes, et vit un hérisson sortir d'un trou et se diriger aussi vite qu'il lui était possible vers la forêt voisine, distante d'un kilomètre. Les ouvriers regardèrent dans le trou et aperçurent cinq boules hérissées, de la grandeur d'une pomme de terre, cinq petits hérissons. La mère avait essayé de les sauver de la mort en les couvrant de son corps au risque d'être brûlée vive. Cela lui avait réussi, car les petits n'avaient aucun mal. Obéissant à leur instinct, ils s'étaient roulés en boule après le départ de leur mère. Les petits orphelins furent dûment admirés, mais les ouvriers ne surent qu'en faire.

Le contremaître se déclara alors disposé à les prendre chez lui et à les soigner de son mieux. Le soir de ce même jour, je traversais la rue pour me rendre à la maison, raconte M.W., quand quelque chose passa devant moi sur le sol et resta immobile à mon approche. Je crus que c'était un lapin échappé de son clapier et je me baissai pour le prendre, mais je le lâchai bien vite avec un cri de douleur. J'avais saisi les piquants d'un hérisson et m'étais blessé les doigts.

Je pris l'animal avec plus de précaution et le portai dans ma cave pour qu'il la débarrasse des souris qui l'infestaient.

J'ignorais ce qui s'était passé le long de la voie. Le lendemain, je rencontrai le contremaître qui me dit: «J'apprends que vous avez recueilli chez vous un hérisson. Donnez-lui la liberté. C'est sans doute la mère des cinq petits que j'ai sauvés hier et elle les cherche pour les nourrir. Je leur ai préparé une couche près du mur de mon jardin et j'ai posé par-dessus une planche pour les protéger du soleil et de la pluie et je leur ai mis du lait dans une écuelle.»

Je courus bien vite à la maison pour délivrer la mère

disaient-elles. Pense donc, ta fille deviendra une bonne sœur.» Le curé surenchérissant, Angélique s'était décidée. Claudine en était heureuse, désirant servir Dieu comme elle comprenait, mais elle avait des insomnies quand elle pensait à quitter les siens, à être cloîtrée loin de tous.

Le jour du départ arriva. On avait fait à la jeune fille un modeste trousseau avec des dessous et des robes en grosse toile solide et rêche. Sa mère n'ayant pas le moyen de voyager en chemin de fer, elles partirent à pied. Le long des sentiers de montagne, elles étaient silencieuses, heureuses de servir le Seigneur, mais attristées par la pensée de la séparation. Soudain, Claudine, le cœur serré, pose à sa mère cette question:

– Maman, si je ne puis rester, si j'ai trop l'ennui, si je me sens mourir de chagrin, que feras-tu?

– Je viendrai te chercher, ma fille.

– Mais, comment te le faire savoir, car

toutes les lettres sont lues? Ecoute, nous allons faire un pacte secret: quand je t'envoierai des nouvelles, si à la fin je trace un gros trait noir, tu sauras que je ne peux plus y tenir et qu'il faut venir me chercher. La mère approuva dans un sanglot.

Lentement la porte du cloître s'était refermée sur Angélique, qui repartait à pied, s'efforçant de cacher ses larmes.

Pour Claudine commença une vie toute nouvelle. Après ce qu'elle avait déjà supporté chez le boulanger, elle s'imaginait qu'elle pourrait tout accepter, et que dans la religion il ne lui serait rien demandé de trop pénible. Hélas, chaque jour la détrompait. Cette discipline rigide, ce manque total d'affection, les injustices criantes lui déchiraient le cœur; elle sentait monter en elle une sourde révolte. Les jeunes filles pauvres mangeaient à une table et leurs repas étaient plus que modestes. A côté, c'étaient les filles de riches et les religieuses. Parmi les premières, Claudine avait

une cousine qui la méprisait. Les gâteries, les desserts passaient devant la table des pauvres pour s'arrêter sur celle des riches. Et celles-ci ne partageaient rien, même pas les colis qu'elles recevaient de leurs familles. De plus, le travail était très pénible et les services religieux innombrables, le jour et la nuit.

Claudine n'en pouvait plus de voir toutes ces choses indignes. Souvent elle se disait: Comment Dieu que l'on sert peut-Il tolérer pareilles injustices? C'est donc Lui qui a fait des riches et des pauvres, et qui honore les uns et méprise les autres? Pourtant, ma mère m'a appris à faire le bien, et ici l'égoïsme règne en maître. On n'a pas d'égard pour son prochain.

Au bout d'un mois, elle fut à bout. Sentant son cœur s'endurcir, elle écrivit quelques mots à sa mère et les souligna du trait convenu. Puis, confiante dans la tendresse maternelle, elle s'endormit avec un grand espoir!

Deux jours plus tard, elle fut demandée au

parloir et, le cœur bondissant de joie, elle se jeta dans les bras d'Angélique. Toutes deux regagnèrent le petit chalet sur la montagne. En cours de route, Claudine n'en finissait pas de raconter ses déceptions, ses révoltes... Sa mère essayait de la calmer, lui rappelant que le Seigneur demandait bien des efforts pour gagner le ciel, mais au fond de son cœur généreux, elle souffrait aussi.

Claudine travailla ensuite plusieurs années dans les hôtels, côtoyant tout un monde riche et hautain. Elle supportait tout facilement, dans la joie qu'elle avait d'aider sa mère et d'alléger sa tâche.

Lorsque ses jeunes frères et sœurs furent élevés, elle se maria. Elle avait trouvé un aimable garçon qui sut l'entourer et gagner son cœur. Ils travaillaient ensemble dans l'hôtellerie, et malgré des difficultés de tous genres, leur affection fut durable. Un petit garçon égaya leur foyer et fut l'objet de tous leurs soins.

hérisson. Je me rappelai avoir remarqué qu'une partie des piquants de la pauvre bête étaient brûlés. Elle était donc bien la mère des cinq petits. Mais la cave était vide. Sans doute la hérissonne était sortie par la fenêtre restée ouverte. Nous la trouvâmes, en effet, au jardin installée près de sa petite famille.

Ce petit fait nous montre que, sous ses piquants, le hérisson réalise des sentiments maternels vraiment exemplaires. Du reste, dans le monde des animaux, nous trouvons très souvent des dévouements et un attachement allant jusqu'à la mort pour protéger la descendance.

Le hérisson si utile dans les jardins et campagnes, est malheureusement aussi l'animal le plus souvent écrasé sur les routes. N'ayant aucune autre défense que ses piquants, au lieu de penser à fuir devant le danger, il se met en boule. Ce qui peut lui réussir devant des adversaires du monde animal, n'est évidemment pas une défense contre les véhicules sillonnant à toute allure les routes et chemins. C'est un détail de plus à ajouter à tous les méfaits des progrès de notre soi-disant civilisation.

Partout et dans tous les domaines, l'équilibre naturel se trouve ainsi peu à peu complètement détruit. Il n'est donc pas étonnant de voir que l'homme devient totalement impuissant devant la malédiction qu'il a ainsi attirée sur lui. La vermine, les maladies des plantes se multiplient partout. Loin d'être diminuées par la chimie humaine, c'est le contraire qui se manifeste de plus en plus.

Dans le domaine des sentiments, c'est encore pire. Il n'y a qu'à penser aux millions d'enfants qui, sur la terre, sont plus ou moins délaissés par leurs parents, quand ils ne sont pas encore maltraités d'une façon révoltante. Ces faits devraient parler au cœur et à l'intelligence de ceux qui prétendent à l'évolution de la race humaine. Il est évident, ainsi que l'a souvent rappelé le Messager de l'Eternel, que les capacités de l'homme sont très étendues; c'est précisément ce qui fait que lorsqu'elles sont mises au service de l'égoïsme, elles contribuent à accélérer la marche vers la ruine. L'augmentation de la connaissance se manifeste dans ses effets, dans le sens exactement contraire aux prétentions humaines. L'homme, qui est l'être le plus doué sur la terre en comparaison de tous les animaux, devient de ce fait le plus malheureux par sa déchéance physique et morale, et le plus bas de l'échelle. Les siècles passés et le temps présent viennent nous confirmer la situation.

Heureusement que nous avons devant nous les merveilleuses espérances et certitudes divines. Nous pouvons nous réjouir de travailler à introduire le jour de la délivrance, dans l'accomplissement des promesses divines.

Œuvrons pour la paix !

La paix et la guerre, voilà un sujet presque inépuisable sur lequel chacun a une opinion. Celle que nous reproduisons ici émane d'une feuille d'avis des villes de Rossinière, Chateau-d'Œx et Rougemont dans le canton de Vaud, en Suisse, du nom de *Journal du Pays-d'Enhaut*, édition du 13 juin 2024.

La paix pour les nuls

Le soldat rentre enfin chez lui après six mois d'absence. Dans la cour de sa petite ferme isolée au milieu d'un champ, quelque part là-bas, sa petite fille attend patiemment. Elle sait que son papa va arriver bientôt. Sa maman lui a lu sa dernière lettre où il annonce son retour. Elle est heureuse, il la prendra dans ses bras, il la fera tourner, virevolter encore et encore. Elle entourera son cou de ses petites mains et lui fera plein de câlins.

Le militaire en permission arrive à proximité de sa maison. Il est fatigué car il a longtemps combattu sur le front, sur le champ de bataille. Il participe à une

guerre, une de plus, décidée par d'autres. Il n'a pas eu le choix alors, il a tiré, essuyé des tirs et plusieurs de ses compagnons sont tombés. Il n'a dormi que très peu durant cette période de mobilisation et il était tenaillé par la peur. Non pas celle de mourir et quitter cet enfer créé par ses congénères, mais de laisser une veuve et une orpheline dans le chagrin et la disgrâce.

Après une petite période de bonheur intense, entaché de la tristesse de son prochain retour au front, qu'il fera en sorte de cacher au mieux, il repartira une fois de plus dans le grand jeu macabre de la loterie humaine.

Mais où donc pourrait bien se situer le conflit en question ? Et dans quelle époque ? Peut-être une guerre antique ou moyenâgeuse, la guerre de Cent ans ou de Trente ans, ou la guerre de 1870, de 1914 ou de 1939, celle de Corée ou du Vietnam. En fait, ça n'a pas d'importance sur le fond, c'est un conflit de plus qui s'ajoute à une liste gigantesque. Il a débuté par quelques joutes verbales dispersées à la volée, puis une montée en puissance, le temps de s'armer et surtout de convaincre les peuples que la guerre devenait inévitable, ceci malgré tous les efforts entrepris par les gouvernements. Ensuite, des provocations plus sérieuses sont venues de la part des fauteurs de troubles expérimentés, du même genre que celles qui règnent dans une cour d'école. Chacun a sûrement dans un coin de sa tête le souvenir des trois gaillards mal intentionnés qui arrivaient à mettre la pagaille parmi les vingt qui se comportaient normalement.

Lorsque les conditions semblent bien remplies, on peut enfin en découdre et fixer la fleur au fusil, même si elle ne mettra pas longtemps à se faner. Dans la guerre dite moderne, on précisera alors que les cibles seront choisies, que seules des installations militaires seront visées. Le code de la guerre sera respecté et ma foi, en cas de débordements, d'hôpitaux détruits, de classes d'école anéanties, la faute sera attribuée à l'autre. Le niveau ne dépassera pas celui des disputes enfantines dans les garderies, mis à part l'absence des mamans qui, malheureusement, ne pourront pas remettre à l'ordre les garnements.

Ensuite, le monde s'insurgera et c'est légitime, car la proportion d'humains désirant la guerre est inversement proportionnelle à la stupidité des déclencheurs de chaos. Frustrés et stupides de la première heure sans aucune faculté de remise en question, les artisans de guerre ont depuis la nuit des temps semé les graines de la discorde. Ils ont envoyé au casse-pipe des générations de pères de famille, de jeunes hommes qui avaient la vie devant eux, de femmes et d'enfants, victimes de ce qu'on appelle ironiquement les dommages collatéraux. Sans oublier bien sûr les animaux qui sont délaissés et la nature, une fois de plus polluée à outrance par les mouvements de troupe, les gaz, les fumées, les destructions.

Qu'il s'agisse de problèmes de territoires, de politique, d'idéologie, de nationalisme, de patriotisme, de religion, de richesse des sous-sols, de domination sur les mers, le (bon) prétexte est toujours trouvé. Le biceps tendu sert à diriger le monde et à dissimuler la mollesse du cerveau. Le résultat étant que la fin justifie les moyens, le jeu de la guerre fait le bonheur d'une minorité, qui entraîne malgré elle une majorité, bien obligée de se défendre.

Ecrire un mot sur ce sujet semble même devenu dépassé tant les guerres sont presque devenues une normalité. Tout a été dit depuis fort longtemps sur le sujet et d'ailleurs les livres d'histoire regorgent d'explications sur les campagnes militaires et les tactiques guerrières.

Depuis des siècles, l'art de la guerre est expliqué de long en large, un peu comme s'il fallait convertir les gens normaux, réfractaires, artistes, poètes ou non-violents à devenir des bons guerriers, sans oublier de les convaincre que la mort au combat apporte les honneurs.

Alors, pour la femme et la petite fille du soldat, c'est

un peu mal engagé car elles ne pèsent pas lourd dans cette balance, qui n'est pas celle de la justice. D'un côté, leur désir légitime de vivre en paix et de l'autre, la puissance des gouvernements crasseux dominés par l'argent qui surfent sur la stupidité nationaliste. On peut encore ajouter les multinationales qui profitent du chaos pour s'imposer, sans oublier les fabricants d'armes qui mettent au point les mille et une façons de tuer.

L'art de la guerre existe depuis toujours, il serait peut-être bien que les va-t-en-guerre commencent à étudier l'art de la paix. A quand donc le première édition du livre « La paix pour les nuls » ?

La guerre est bien la honte des peuples. Le récit de ce soldat qui rentre chez lui, prend dans ses bras sa petite fille et retrouve sa femme nous attendrit mais nous fait simultanément comprendre toute l'horreur de la guerre qu'on serait tenté de définir par cette simple formule: La guerre, c'est le massacre de gens qui ne se connaissent pas au profit de gens qui se connaissent et ne se massacrent pas. Si cette citation de Paul Valéry est juste, elle reflète seulement une partie du problème posé par la guerre.

En fait, nous sommes tous, de par notre caractère, nos sentiments, enclins à affronter notre semblable que nous considérons d'ailleurs souvent au mieux comme un rival, sinon comme un ennemi, au lieu de voir en lui un frère qu'il faut aimer. Voilà déjà la genèse de nombreux conflits qui éclatent entre individus, souvent pour une vétillerie. Caïn a tué son frère Abel par simple jalousie. Caïn représente ainsi le premier soldat. Quelle terrible déception pour nos premiers parents qui ont dû mesurer la profondeur de l'abîme dans lequel ils avaient échoué: le péché.

Depuis, l'histoire de l'humanité ne fait guère que relater des conflits plus ou moins longs, plus ou moins sanglants. Il y a même eu une guerre de cent ans, une autre de trente ans. Et si l'on voulait approfondir la raison qui a produit le massacre d'innombrables jeunes gens, on serait attristé de voir que ces mobiles ne justifient pas, et de loin, le sacrifice de tant de vies humaines. Napoléon 1^{er} disait: « Epargnez les chevaux, des hommes, on en a. » Celui qui a fréquenté les milieux militaires a eu l'occasion de se rendre compte que l'appréciation et le soin qu'on voue aux armes sont égaux sinon supérieurs à ceux qu'on a pour les hommes.

Il nous semble important d'ajouter quelques mots sur le concept de « guerre de religion ». Voilà bien, en effet, une contradiction tant le mot « guerre » s'oppose au mot « religion », l'un faisant référence à un conflit, et l'autre à l'enseignement et à la mise en pratique des grands principes divins. Quel plus grand scandale peut-on imaginer que de faire la guerre au nom d'une religion? Et nous pouvons être sûr qu'une religion qui commande à ses membres de prendre les armes n'est plus en accord avec les principes qu'elle enseigne. C'est souvent le fanatisme qui a conduit à de tels excès. Le fanatisme correspond à une forme de ferveur souvent puisée dans la religion, qui pourtant le condamne. Les dix commandements prônent la non-violence (Tu ne tueras point). Et notre cher Sauveur enseignait: « Aimez vos ennemis. » Et pourtant, on a tué tout en se prétendant chrétien et même au nom du christianisme.

Dans son livre *Le Message à l'Humanité* F. L. A. Freytag stigmatise le comportement des troupes ennemies durant la guerre de 1939-1945: « *Le hurlement des obus et le sifflement des balles meurtrières, les cris de détresse, les incendies, les mises à sac, les vols et les pillages, voilà les cantiques que la chrétienté a appris à chanter. Evidemment, c'étaient dans les camps ennemis, de chaque côté, de bons catholiques et de bons protestants qui se conduisaient de cette manière.* » Ces paroles sévères sont malheureusement justes.

Tout ceci a été évidemment pardonné sur la croix, par notre cher Sauveur. Pardonné et même payé. Malgré tout, il reste un reliquat sous la forme d'un caractère

Claudine était toujours très pieuse et suivait la messe avec assiduité. Malgré tout ce qu'elle avait vu dans sa religion, elle restait attachée à son culte. Il y a tant de choses qui sont mystérieuses, pensait-elle. Un jour je comprendrai peut-être mieux!

Les années passèrent. Claudine quitta son lieu de naissance pour les rives d'un lac enchanteur. Un matin, elle reçut la visite d'une dame qui cherchait des chambres pour loger des personnes venant au congrès des *Amis de l'Homme* se donnant dans cette ville. Claudine, toujours désireuse de rendre service, offrit un lit, se réservant toutefois de demander l'accord de son compagnon, qui ne s'y opposa pas.

Le soir indiqué, un grand monsieur vint coucher chez le jeune ménage. Il était très aimable, et exprima toute sa reconnaissance pour le logis agréable mis à sa disposition. Puis il raconta ce qu'il était venu faire à ce congrès, ayant été tellement encouragé par

le message que le Seigneur lui avait fait comprendre. Il expliqua qu'il avait entendu là le dernier prophète de Dieu apportant les espérances merveilleuses d'un jour où les humains redevenus des frères, connaîtraient le seul vrai Dieu et s'aimeraient. Dans ce temps béni, il n'y aurait plus ni cris, ni larmes, ni douleurs, ni mort sur toute la terre.

– Mais, dit Claudine, moi je suis catholique, et vous ?

– Je ne le suis plus, chère Madame, car toutes ces religions n'ont pas été voulues de Dieu, mais des hommes suggestionnés par Satan. C'est pourquoi elles ont divisé l'humanité, ont rendu les hommes orgueilleux et durs au lieu de les unir comme le fait le vrai évangile. Venez demain à ce congrès, et vous verrez que votre cœur sera encouragé par l'ambiance de famille qui se dégage du peuple de Dieu en formation.

Sous le coup de l'émotion, Claudine promit d'aller le lendemain après-midi. Mais le jour

suivant, elle n'était plus décidée. Le temps était superbe. Le lac, d'un bleu d'azur scintillait sous l'éclat resplendissant d'un soleil radieux... Elle partit à la plage avec son petit garçon.

Le soir venu, Claudine fut bien humiliée d'avoir manqué à sa promesse devant la déception qu'éprouva son hôte. De plus, elle avait attrapé un fameux coup de soleil qui la faisait souffrir et lui faisait comprendre qu'au congrès, elle aurait été à l'abri! Aussi le lendemain elle partit en hâte vers le lieu du congrès. L'ambiance qu'elle ressentit la détendit. L'homme de Dieu assis sur le podium lui fit une impression ineffable de paix et son message fit un grand bien à son cœur. Elle était cependant tourmentée malgré tout par cette pensée: Que dirait l'abbé s'il me voyait ici? car hors de l'église catholique, point de salut. Alors ?

Pendant un cantique, elle se pencha vers sa voisine et lui demanda: « Madame, par-

donnez-moi, êtes-vous catholique? » « Non, non, j'étais protestante, mais si heureuse maintenant d'avoir trouvé la vérité. » Pas encore satisfaite, elle posa la même question à la personne qui était derrière elle. Celle-ci lui répondit: « J'étais catholique, Madame, et très pratiquante. Mais j'ai vu tellement d'injustices, de choses révoltantes parmi les religieux, que j'ai immédiatement compris la simplicité de l'évangile apporté par le Messager de l'Eternel. »

Claudine regagna son logis, enchantée, racontant à son compagnon tout ce qu'elle avait entendu. Mais cela en resta là. Quelques jours plus tard, elle retournait à la messe.

(A suivre)

Chronique abrégée du Règne de la Justice

La cher famille d'Allemagne a eu la joie de se réunir à Sternberg, les 28 et 29 septembre

